

# *Libretto*



GILES MILTON

LES  
MISCELLANÉES

Traduit de l'anglais par  
FLORENCE HERTZ

*Libretto*

Titre original :

*Fascinating Footnotes from History*

© Giles Milton, 2010, 2011, 2012, 2013, 2014, 2015.

© Libella, Paris, 2016, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-282-9

Né en 1966 dans le Buckinghamshire, le journaliste et écrivain anglais Giles Milton est spécialiste de l'histoire des voyages et des explorations. Il collabore à de nombreux journaux, en France et à l'étranger, et est l'auteur de plusieurs essais : *Les Aventuriers de la Reine*, *Captifs en Barbarie* (Noir sur Blanc, 2002 et 2006). Son premier roman, *Le Nez d'Edward Trencom* est paru en 2007 aux Éditions Buchet/Chastel.



## Hitler et sa cure de cocaïne

Le traitement commençait juste après le petit déjeuner. Sitôt son bol de flocons d'avoine à l'huile de lin avalé, Adolf Hitler appelait à son côté son médecin personnel, Theodor Morell, qui lui demandait de remonter sa manche.

C'était l'heure de sa piqure matinale, un cocktail détonnant de substances hautement addictives, pour la plupart aujourd'hui interdites.

Tous les jours, et ce pendant plus de neuf ans, le docteur Morell administra à Hitler des amphétamines, des barbituriques et des opiacés. Il jouait de la seringue avec un tel empressement qu'on l'appelait « le roi de la piquouse du Reich ». Les proches de Hitler se demandaient même s'il n'avait pas la secrète ambition de tuer son patient.

Supposition très improbable : Theodor Morell aimait beaucoup trop son Führer pour songer à l'assassiner. Il était allé jusqu'au Berghof – le refuge de Hitler dans les Alpes – pour le rencontrer, et avait réussi à lui inspirer confiance malgré sa réputation de charlatan et son aspect assez repoussant. Il était obèse, et ne devait pas beaucoup se laver car il sentait mauvais, sans parler de son haleine de chacal.

Hitler était assez mal en point depuis longtemps. Il souffrait de maux d'estomac, de diarrhées, et de flatulences si extrêmes qu'il devait se dépêcher de sortir de table à la fin des repas pour expulser ses gaz en privé.

Il faut dire qu'il cultivait des habitudes alimentaires assez curieuses qui ne devaient rien arranger. Il avait cessé de consommer de la viande un jour de 1931, en expliquant que la consommation de jambon lui donnait l'impression de manger du cadavre humain. Depuis, il ne supportait que les légumes bouillis, écrasés ou en purée. Le docteur Morell étudia le régime du Führer et en nota les conséquences : « Sa constipation et ses flatulences étaient plus qu'excessives : je n'avais jamais rien vu de pareil. » À la suite de ses observations, il promit à Hitler de lui fournir des médicaments miracles qui mettraient fin à tous ses tracasseries.

Pour commencer, il lui administra des petites pilules noires appelées « pilules contre les gaz du docteur Küster ». Hitler en prenait seize par jour, sans se douter qu'elles contenaient de la strychnine. Certes, elles soulagèrent ses flatulences, au moins pour un temps, mais elles furent très certainement la cause de son teint cireux et des absences qui l'empêchaient de se concentrer dans les dernières années de sa vie.

Prescription suivante, un produit appelé « Mutaflor », contenant des bactéries intestinales *E. coli* hydrolysées, qui traita efficacement les problèmes de transit du patient. Ce succès lui gagna la confiance du Führer qui le fit entrer dans son entourage personnel. Après cela, partout où Hitler allait, Morell suivait.

En plus de ses douleurs gastriques, Hitler se plaignait de somnolence le matin. Morell avait aussi son idée sur la question : il lui prescrivit une solution injectable qu'il concoctait en dissolvant une poudre conservée dans du papier métallisé doré. Il refusait de divulguer la composition de ce médicament baptisé « Vitamultin », mais à chaque administration les effets étaient spectaculaires. En quelques minutes, Hitler se relevait de son canapé totalement requinqué et bourré d'énergie.

Ernst-Günther Schenk, un médecin SS, trouvant suspecte



cette cure miracle, subtilisa l'un de ces sachets pour faire analyser la poudre. Résultat des courses, il s'agissait d'amphétamines.

Hitler, lui, n'était pas regardant. On pouvait lui donner ce qu'on voulait, du moment que cela marchait. Il en redemandait. Il avait même tellement de mal à s'en passer qu'il plaça sa surveillance médicale entre les seules mains de Morell. Les effets à long terme furent lourds de conséquences, Hitler dirigea l'invasion de l'URSS sous l'influence d'au moins quatre-vingts substances : testostérone, opiacés, sédatifs et laxatifs en tous genres. D'après les carnets de Morell, on a découvert que son médecin lui administrait en plus de cela des barbituriques, de la morphine, du sperme de taureau et des probiotiques.

Cela ne s'arrêta pas là. Plus tard, Morell fit aussi prendre de la cocaïne au Führer. Pendant les années 1930 en Allemagne, la cocaïne entrait tout à fait légalement dans la composition de certains médicaments, mais seulement à des concentrations très faibles. Dans le cas de Hitler, la drogue se cachait dans la formule de ses gouttes pour les yeux. Comme le maître du III<sup>e</sup> Reich exigeait de ressentir un effet immédiat après ses traitements, Morell lui prescrivit dix fois la posologie habituelle, largement assez pour expliquer le comportement psychotique dont Hitler fit preuve dans les dernières années de la guerre.

Le Führer ne pouvait plus se passer de sa drogue. D'après des archives médicales publiées en Amérique en 2012 (dont un rapport de quarante-sept pages rédigé par Morell et d'autres médecins traitants du Führer), Hitler augmentait ses doses de collyre. C'était bien le signe qu'il devenait dépendant. Ses gouttes ne lui suffisant plus, il se mit aussi à priser une poudre à la cocaïne destinée à « dégager les sinus et calmer les maux de gorge ».

Ses remèdes de cheval et la cocaïne ne lui redonnaient pas de vigueur dans tous les domaines. Pour lui éviter de gênantes

pannes sexuelles, Morell expérimenta un traitement à base d'extraits de prostate de jeunes taureaux. Dans la même veine, il avait dans sa panoplie thérapeutique du Testoviron, un dérivé de testostérone, dont Hitler réclamait une piqûre avant de passer la nuit avec Eva Braun.

À long terme, toutes ces substances, surtout les amphétamines, provoquèrent des troubles du comportement. Les premiers effets visibles se manifestèrent lors de sa rencontre avec Mussolini dans le nord de l'Italie pendant la guerre. Alors qu'il voulait à tout prix persuader le maître de l'Italie de ne pas changer de camp, le Führer eut une attitude bizarre qui fait dire à l'historien Richard Evans : « Il est plus que probable que Morell avait donné des cachets à Hitler avant son entrevue avec Mussolini [Il était] en phase maniaque, parlait comme un moulin, parfois de façon inintelligible, comme s'il avait pris du *speed*. »

À la fin de la guerre, l'état de santé de Hitler s'était fortement dégradé. Ses bras étaient tellement criblés de trous qu'Eva Braun accusa Morell d'abuser de ses cures douteuses et d'en avoir fait un drogué. Cela n'empêcha pas le docteur de continuer à vénérer son Führer bien-aimé et de rester auprès de lui pratiquement jusqu'à la fin.

Le docteur Morell fut capturé par les Américains peu de temps après la chute du III<sup>e</sup> Reich, et fut soumis à des interrogatoires pendant plus de deux ans. Lors de son incarcération, l'un des officiers chargé de l'entendre se plaignit encore de sa malpropreté.

Morell n'a pas été poursuivi pour crimes de guerre. Il est mort d'un accident vasculaire cérébral en 1948 peu de temps après sa sortie de prison. Il laisse de très intéressants carnets, preuve de l'incroyable pharmacodépendance de son patient.

C'est ainsi que l'homme qui avait pour mission de rendre la santé à Hitler a sans doute plus que n'importe qui contribué à sa perte.

## Un corps en haut de l'Everest

Le froid avait conservé le cadavre. Congelé, blanchi par le soleil, il était couché de tout son long sur le ventre, pieds vers le bas, face à la montée. Le haut du corps était soudé à l'éboulis par la glace, les bras – à la musculature encore bien dessinée – levés au-dessus de la tête.

L'alpiniste George Mallory avait été vu pour la dernière fois le 8 juin 1924 alors qu'il tentait l'ascension de l'Everest, jusque-là toujours vaincu. Son compagnon d'escalade, Andrew Irvine, ayant disparu avec lui, on ne sait rien de l'accident qui les a emportés. Ont-ils atteint le sommet? C'est la question qui passionne le milieu de l'alpinisme depuis quatre-vingt-dix ans.

Au printemps 1999, bien décidé à résoudre l'énigme, l'Américain Eric Simonson mit sur pied une expédition pour explorer la zone de la disparition. La «Mallory and Irvine Research Expedition», comme elle s'appelait, était composée de cinq alpinistes chevronnés et avait pour mission de retrouver au moins l'un des deux corps, si possible les deux.

La recherche s'annonçait difficile, pourtant le groupe savait à peu près où chercher grâce à une ancienne localisation. En effet, en 1975, Wang Hungbao, un grimpeur chinois, était tombé sur ce qu'il appelait un «Anglais mort» à 8 100 mètres d'altitude. Wang avait parlé de cette découverte à un compagnon de cordée, peu de temps avant d'être lui-même emporté

par une avalanche. Les indications étaient donc très imprécises, et «l'Anglais mort» risquait de rester perdu à jamais.

Il en fallait plus pour décourager les cinq alpinistes de l'expédition Simonson. Conrad Anker, Dave Hahn, Jake Norton, Andy Politz et Tap Richards avaient la volonté de réussir quelles que soient les difficultés.

Leurs recherches devaient se concentrer sur une large terrasse neigeuse de la taille de douze terrains de foot, très inclinée, à 8 000 mètres d'altitude. S'ils glissaient, ils ne pourraient pas se retenir sur cette pente à 30°, et seraient précipités dans une chute de 2 000 mètres vers le glacier de Rongbuk.

Le 1<sup>er</sup> mai, Conrad Anker progressait sur la zone quand il lança un cri d'appel. Il avait repéré un corps, blanc comme l'albâtre, qui dépassait de la glace. Les quatre autres alpinistes convergèrent vers lui, et ils entreprirent ensemble de le dégager de son tombeau glacé. Tout en creusant, ils examinèrent les restes avec soin. Le tibia et le péroné de la jambe droite étaient brisés, le coude droit déboîté et l'ensemble du côté droit très meurtri. Ce qui restait de la corde était enroulé plusieurs fois autour du corps et comprimait la cage thoracique.

Le mort put être identifié grâce au marquage de ses vêtements. Tap Richards lut le nom : G. Mallory.

«À cause de l'altitude, peut-être, car nous avons débranché notre oxygène, nous avons mis un certain temps à réaliser que nous avions réussi, et que nous étions vraiment en présence de George Mallory», raconta Dave Hahn.

Mais l'énigme restait entière : Mallory et Irvine avaient-ils atteint le sommet ? Étaient-ils morts pendant la montée ou la descente ?

L'équipe attendait beaucoup de l'appareil photo de Mallory, les experts de Kodak ayant assuré que la pellicule, malgré son âge, pourrait encore être développée. Mais quand le boîtier que Mallory portait autour du cou fut ouvert, on ne

trouva à l'intérieur qu'une boîte métallique de bouillon cube Brand & Co. Savoury Meat Lozenges.

On préleva sur le corps d'autres objets susceptibles d'apporter des éléments de réponse. Un altimètre en cuivre, un canif, un mouchoir marqué d'un monogramme et une paire de lunettes de montagne restée intacte, rangée dans une poche intérieure.

Ces lunettes avaient une grande importance : elles pouvaient peut-être expliquer ce qui était arrivé en cette fatale journée de 1924. L'avant-veille de cette tentative vers le sommet, le troisième grimpeur du groupe, Edward Norton, avait souffert de cécité des neiges parce qu'il ne s'était pas protégé les yeux.

Après cette mésaventure, il paraissait peu probable que Mallory ait grimpé en plein jour sans ses lunettes. S'il ne les portait pas, cela signifiait qu'il faisait nuit. On peut donc supposer que les deux hommes avaient atteint le sommet tardivement et qu'ils redescendaient après le coucher du soleil.

Autre indice intéressant, une enveloppe retrouvée sur le corps de Mallory. Elle avait servi à noter des chiffres : les pressions de leurs bouteilles d'oxygène. Jusque-là, on avait cru que les deux alpinistes n'avaient pas emporté suffisamment de bouteilles pour atteindre le sommet, or les relevés indiquaient qu'ils en avaient pris cinq, voire peut-être six, une quantité largement suffisante pour aller au bout de l'ascension.

En plus de tout ce qu'on avait retrouvé, il fallait aussi se pencher sur ce qui manquait. Mallory avait emporté une photo de sa femme, Ruth, en promettant de la laisser au sommet. Or, la photo était introuvable, alors que le portefeuille était sur lui, contenant tous ses papiers.

À partir de ces éléments, les membres de l'expédition reconstituèrent l'enchaînement possible des événements. C'est l'histoire d'une grande aventure émaillée de tragiques erreurs qui ont fini par coûter la vie à deux hommes.

Il est tard le soir du 8 juin, il fait nuit, et les deux alpinistes veulent rentrer au camp avancé, mais ils en sont encore loin. À bout de forces, leurs réserves d'oxygène s'épuisant, ils doivent à tout prix redescendre. Alors qu'ils traversent une plaque très dangereuse connue sous le nom de « bande jaune », composée de marbres et de phyllites friables, l'un des deux grimpeurs dérape.

Il se peut que Mallory ait dévissé le premier. Si c'est le cas, sa chute est stoppée par la corde qui l'envoie cogner contre la paroi rocheuse. Ses côtes se brisent sous le choc, son coude se déboîte, mais il est toujours en vie, suspendu dans le vide.

Et puis d'un coup, la corde rompt et il tombe dans l'abîme. Il s'écrase sur une pente neigeuse, se cassant la jambe droite – tibia et péroné. Mais sa chute ne s'arrête pas là. Il continue de dévaler la face nord à une allure vertigineuse.

Terrorisé, souffrant le martyre, il est encore conscient. Il fait des efforts désespérés pour se rattraper. Il essaie de se raccrocher aux éboulis gelés, s'abîme les doigts sur la glace. En vain. Il est entraîné de plus en plus vite, jusqu'à ce que sa tête heurte la pointe d'un rocher qui lui perce le front.

Il s'arrête enfin, ayant perdu connaissance. L'hypothermie et les blessures ont raison de lui en quelques minutes. George Mallory meurt.

Irvine, pendant ce temps, est très certainement tombé lui aussi. Grièvement blessé, le froid lui est fatal. Il ne peut pas avoir survécu plus de quelques minutes à Mallory dans ces conditions extrêmes.

Mais avaient-ils atteint le sommet avant l'accident ? Sont-ils les premiers à avoir vaincu l'Everest ? La question reste entière car l'expédition Simonson n'a acquis aucune certitude sur ce point. La découverte du corps de Mallory est un grand succès, mais le doute ne sera jamais levé à moins que l'appareil photo ne soit retrouvé.

Une seule personne se prononce avec certitude sur ce titre de « vainqueurs de l'Everest » que certains attribuent à Mallory et Irvine, c'est John Mallory, le fils de George, qui n'avait que trois ans quand il a perdu son père. « Il n'y a pas lieu, dit-il, de se poser mille questions. D'après moi les seules ascensions réussies sont celles dont on rentre vivant. Si on ne redescend pas, on n'a fait que la moitié du travail. »





## Agatha Christie a disparu

Le vendredi 3 décembre 1926, Agatha Christie passait tranquillement la soirée chez elle dans le Berkshire, en Angleterre. Peu après 21 h 30, elle monta souhaiter bonne nuit à sa fille, Rosalind, alors âgée de sept ans. Voyant qu'elle dormait déjà, Agatha Christie l'embrassa doucement, puis redescendit, monta dans sa Morris Cowley et partit dans la nuit. Après cela, plus de nouvelles. Elle devait rester introuvable pendant onze jours.

Cette disparition déclencha l'une des plus grandes opérations de recherche de l'histoire anglaise. Agatha Christie était déjà connue, plus d'un millier de policiers et des centaines de civils se mobilisèrent pour la retrouver. On inaugura même à cette occasion l'intervention d'avions de reconnaissance en renfort des battues.

Les heures passant, le ministre de l'Intérieur, Sir William Joynson-Hicks, exigea que la police redouble d'efforts. Deux des plus célèbres auteurs de romans policiers de l'époque, Sir Arthur Conan Doyle, le père de Sherlock Holmes, et Dorothy Sayers, de la série des Lord Peter Wimsey, furent même appelés à la rescousse. On espérait que leur expérience les guiderait vers leur consœur.

La police retrouva la voiture assez tôt dans l'enquête. La Morris, légèrement accidentée, avait été abandonnée sur les hauteurs de Newlands Corner, près de Guilford. Agatha

Christie n'était pas restée sur les lieux, et aucun indice ne permettait de penser qu'elle avait été blessée.

Une journée s'écoula, puis deux, puis trois. Les hypothèses allaient bon train, et l'imagination des journalistes s'emballait. Les histoires les plus échevelées naissaient dans les rédactions pour expliquer sa disparition.

La presse populaire tenait là un sujet rêvé, digne des plus grandes énigmes de la romancière. Près du buisson dans lequel la voiture avait fini sa course, se trouvait un lieu mystérieux. Un étang alimenté par une source, appelé « Silent Pool », où la légende voulait que deux enfants se fussent noyés. De là à supposer qu'Agatha Christie s'y fût suicidée, il n'y avait qu'un pas.

L'hypothèse ne tenait pas : les dragages n'avaient rien donné, et puis elle n'avait aucune raison de mettre fin à ses jours. Pourquoi se tuer alors que les ventes de son sixième roman, *Le Meurtre de Roger Ackroyd*, commençaient à décoller, et qu'elle fidélisait ses lecteurs ?

Pour certains, il ne s'agissait d'ailleurs que d'un coup de publicité, une bonne idée destinée à promouvoir ses livres. D'autres privilégiaient un scénario beaucoup plus macabre. On disait qu'elle pourrait avoir été tuée par son mari, Archie Christie, ancien aviateur de la Grande Guerre et grand coureur de jupons. C'était un fait, il avait une maîtresse.

Arthur Conan Doyle, passionné de sciences occultes, se tourna vers le spiritisme pour tenter de la localiser. Il demanda qu'on lui fournisse l'un de ses gants et l'apporta à un célèbre médium. Rien de bien nouveau ne fut découvert par ce biais.

Dorothy Sayers passa au crible le lieu de la disparition à la recherche d'indices. Mais n'obtint pas plus de résultats.

Les recherches entraient dans leur deuxième semaine, et le monde entier suivait l'affaire. Le fait-divers fit même la une du *New York Times*.

Et puis le 14 décembre, onzième jour après sa dispari-

tion, Agatha Christie fut retrouvée. Elle était saine et sauve, et logeait dans un hôtel à Harrogate. Les circonstances de son arrivée étaient si étranges que le mystère était loin d'être levé. Agatha Christie elle-même se déclarait incapable de donner le moindre détail sur ce qui lui était arrivé. Elle ne se souvenait de rien et laissa à la police le soin de reconstituer les événements.

Les enquêteurs aboutirent à la conclusion qu'elle avait eu l'intention d'aller à Londres, mais que, étant sortie de la route avec sa voiture, elle avait décidé de continuer à pied. Elle avait alors marché jusqu'à une gare, pris le premier train, et s'était retrouvée à Harrogate. Arrivée dans la station thermale quasi sans aucun bagage, elle s'était enregistrée au *Swan Hydro* – aujourd'hui le *Old Swan Hotel*. Étrangement, elle avait choisi de s'inscrire sous le pseudonyme de Theresa Neele, nom de famille de la maîtresse de son mari.

Dans les années 1920, Harrogate était un haut lieu de villégiature. Agatha s'était mêlée à la foule des jeunes élégantes qui venaient prendre les eaux. Elle avait mené la vie des curistes, l'après-midi dans les salons de thé, le soir au bal. C'était un joueur de banjo de l'orchestre de son hôtel, Bob Tappin, qui l'avait reconnue et avait averti la police. Aussitôt prévenu, le colonel Christie était allé chercher sa femme.

Mais la fugueuse n'était pas pressée de partir. Elle le fit même attendre dans le salon de l'hôtel pendant qu'elle montait se changer.

Agatha Christie a toujours refusé de parler de ce qui lui était arrivé entre le 3 et le 14 décembre 1926, et on s'est beaucoup interrogé sur cette parenthèse mystérieuse dans sa vie.

Son mari soutenait qu'elle avait souffert d'une amnésie totale à la suite de l'accident de voiture. Son biographe Andrew Norman n'est pas tout à fait d'accord. Pour lui, il s'agirait plutôt de ce que l'on appelle une « fugue dissociative ». Ce comportement de fuite, causé par un trouble psychique

assez rare, trouverait son origine dans un traumatisme ou un état dépressif.

Norman avance deux arguments pour étayer la thèse de l'amnésie psychogène : d'abord le choix d'une nouvelle identité, et qui plus est justement celle de la maîtresse de son mari ; puis le fait qu'elle n'ait pas reconnu sa propre photo dans les journaux.

Je crois qu'elle était suicidaire, écrit Norman. Elle était très déprimée. C'est un état qu'elle a décrit plus tard à travers le personnage de Celia dans son roman autobiographique *Portrait inachevé*.

Agatha Christie reprit le cours de son existence, et la plume, mais ne voulut plus tolérer l'infidélité de son mari. Elle divorça en 1928, et se remaria plus tard au grand archéologue Sir Max Mallowan.

Nous ne saurons sans doute jamais ce qui s'est exactement passé pendant cette inquiétante disparition. Agatha Christie laisse derrière elle une énigme que même Hercule Poirot n'aurait su résoudre.

## Au cœur du danger, une Juste à Varsovie

Un gros paquet dans les bras, Irena Sendler se dirigeait vers la sortie du ghetto de Varsovie, son chien à son côté. Son fidèle compagnon aboya au moment où elle passa devant l'agent de la Gestapo qui gardait la porte. Sans le faire taire, Irena adressa un signe poli au garde, serra un peu plus fort son fardeau contre elle, et atteignit l'avenue. Personne ne se doutait que, au péril de sa vie, elle venait de sauver un bébé juif de la mort.

En cette période d'occupation allemande, Irena Sendler, catholique polonaise, travaillait pour le service d'aide sociale de la ville de Varsovie. Elle avait obtenu des autorités nazies la permission d'entrer librement dans le ghetto pour y détecter les premiers signes de typhus, car on redoutait une épidémie.

L'occupant était loin de se douter qu'Irena Sendler appartenait à un réseau de résistance et menait une ambitieuse opération de sauvetage. Grâce à son emploi aux services sociaux qui lui servait d'alibi, elle réussit à sortir deux mille cinq cents enfants juifs du ghetto et à les mettre en lieu sûr.

Le danger était immense. En 1942, Varsovie grouillait d'agents de la Gestapo qui traquaient toute personne susceptible d'être juive.

«Transporter des armes [...] organiser des sabotages contre les Allemands, c'était risqué, mais rien n'était aussi dangereux que de cacher un Juif», rapporte Wladyslaw Bartoszewski,

membre de la résistance polonaise. « C'était une bombe à retardement que vous gardiez chez vous. Si vous étiez pris, on vous tuait, vous et votre famille, en même temps que la personne que vous cachiez. »

S'abritant derrière sa mission sanitaire, Irena Sendler dissimulait les bébés et les enfants de petite taille dans toutes sortes de contenants : paquets, valises, boîtes. Elle en fit même passer au fond de chariots. Les enfants plus grands étaient conduits vers la liberté à travers les égouts.

Mais comment empêcher les nourrissons de pleurer ? Irena avait trouvé la solution : elle n'allait jamais dans le ghetto sans son chien qu'elle avait dressé à aboyer dès qu'un soldat allemand approchait. Le bruit couvrait les pleurs éventuels.

Une fois les enfants sortis du ghetto, on leur donnait des certificats de naissance catholiques fournis par des prêtres, et de faux papiers signés par des employés de mairie. Les enfants étaient ensuite confiés à des orphelinats ou des couvents dans la campagne environnante.

L'été 1942 marqua le début des grandes déportations des Juifs de Varsovie vers le camp d'extermination de Treblinka. Les départs ayant été annoncés, Irena Sendler dut redoubler d'efforts, mais encore fallait-il que les parents acceptent de lui confier leurs enfants, alors que c'était le seul espoir de les sauver. Dans une interview enregistrée avant sa mort en 2008, elle rapporte des scènes déchirantes.

« Les discussions pour les convaincre de laisser partir les enfants étaient terribles [...] Leur première question était : "Quelle garantie avons-nous que notre enfant va survivre ?" Moi je répondais : "Aucune. Je ne sais même pas moi-même si je vais réussir à sortir vivante du ghetto aujourd'hui." »

Irena inscrivait les noms des enfants rescapés sur une liste qu'elle cachait dans un bocal enterré au fond de son jardin. Elle espérait ainsi leur permettre de retrouver leurs parents après la guerre.

Soupçonnée de faire partie de la Résistance et d'aider les Juifs, Irena Sendler fut arrêtée par la Gestapo en 1943. Elle fut battue et torturée – elle eut tous les membres brisés –, puis condamnée à mort pour avoir refusé de dénoncer son réseau.

Żegota, l'organisation clandestine d'aide aux Juifs, apprit la date de son exécution et parvint à la sauver en achetant un garde allemand chargé de son transfert. Comme son nom figurait sur la liste des personnes exécutées, elle put rester cachée en Pologne sans être recherchée jusqu'à la fin de la guerre.

La paix revenue, Irena déterra le bocal et les deux mille cinq cents noms qu'il contenait, et entreprit de réunir les familles. Hélas, les parents avaient presque tous été assassinés à Treblinka.

L'extraordinaire courage d'Irena ne fut pas tout de suite reconnu. Au contraire, elle fut persécutée dans la Pologne communiste pour avoir noué des liens avec l'ancien gouvernement polonais en exil à Londres pendant la guerre. Il fallut attendre 1965 pour que sa bravoure soit récompensée par la distinction de «Juste parmi les nations» au mémorial de la Shoah de Yad Vashem en Israël.

La chute du communisme permit à ses compatriotes de la découvrir. Elle fut décorée de la plus haute distinction polonaise, et fut même pressentie en 2007 pour le prix Nobel de la paix. La préférence alla à l'ancien vice-président des États-Unis, Al Gore, pour ses positions contre le réchauffement climatique.

Peu importe. Irena a conservé sa modestie jusqu'au bout. Quand on lui demandait de parler de son action, elle répondait simplement : «Les enfants qui ont été sauvés en partie grâce à moi ne sont en rien un titre de gloire. Ils justifient seulement ma présence sur terre.»